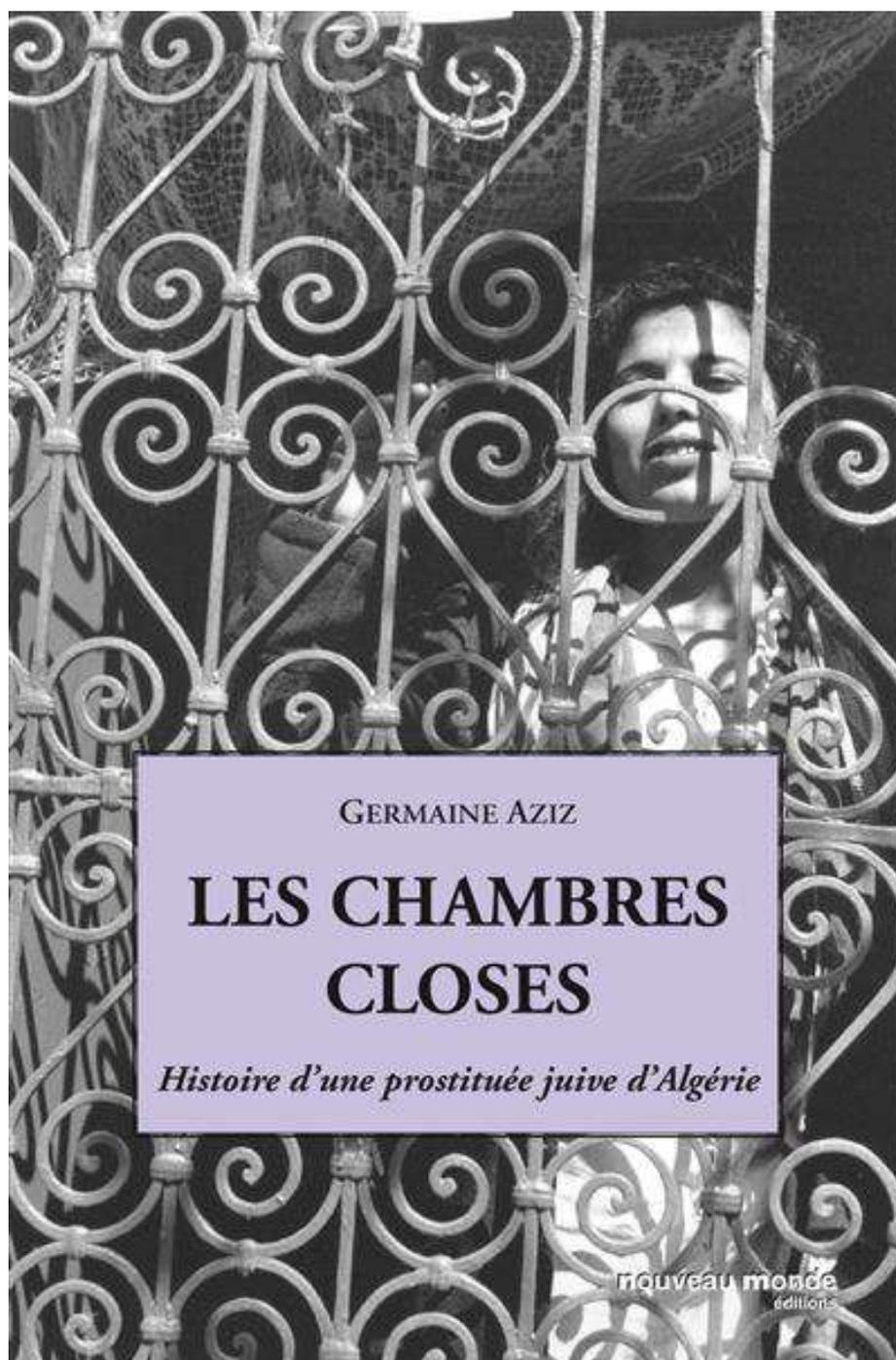


LES CHAMBRES CLOSES

Un projet de Nicolas Giuliani et Elise Lhomeau

Avec Elise Lhomeau



Préambule

« Il a fallu que j'attende d'avoir mon âge, celui où toute vie est déjà tracée, pour savoir que je peux penser, agir, diriger ma vie comme je le veux, que personne n'a le droit de me dire où je dois aller, m'imposer un mode d'existence. »

Germaine a 44 ans quand elle écrit ça.

Nous nous sommes rencontrées vingt ans plus tard, en 1990, l'année de ma naissance. Elle avait 64 ans.

Je t'ai adorée, comme on adore une grand-mère ou une amie beaucoup plus vieille que soi. Je t'ai adorée comme on adore le soleil qui rentre dans la pièce.

Germaine est partie en 2003, des suites d'une hépatite B, maladie sexuellement transmissible qui l'avait suivie jusqu'à la fin, comme une trace de sa vie passée.

Elle avait 77 ans, j'en avais 13. C'était l'été. Un mois d'août au Père Lachaise. Dehors le rabbin récitait le kaddish. Ce jour-là, le soleil était brûlant, comme elle aimait. Un vertige m'a prise, j'ai eu un malaise dont le souvenir m'a toujours un peu gênée.

Aujourd'hui j'ai 34 ans.

Je ne connaissais pas l'histoire de Germaine de son vivant, et elle n'a jamais connu la mienne, celle qui était cachée.

Après sa mort, mon père m'a dit « Tu sais Germaine a été prostituée. »
Ça s'est arrêté là.



Carte postale de prostituées algériennes, début du XXème siècle

Germaine de ma naissance à mes 13 ans

Je me rappelle d'une familiarité profonde, immédiate. Comme si nous nous étions reconnues, sans qu'on sache pourquoi.

Avec Germaine, je ne parlais pas beaucoup.

Rien d'extraordinaire, je ne parlais presque pas aux adultes, pour ne pas dire quasiment jamais. Germaine venait me chercher à la danse le mercredi et m'emmenait chez elle, dans un petit appartement sous les combles à deux pas du cours si strict que je détestais.

Soulagée d'en être sortie, je m'asseyais dans son fauteuil. Au fond de la pièce, il y avait souvent un documentaire animalier qui passait à la télévision ou sur une cassette. Tout en mangeant des biscuits, je l'écoutais me parler de sa lutte contre la maltraitance animale et de son amie Brigitte Bardot, avec qui j'ai deviné plus tard, elle partageait la même réaction à une humiliation passée aux mains des hommes.

À *Libération* où Germaine était rentrée sur le tard comme standardiste, elle avait fini par devenir journaliste et elle proposait des petits articles sur le monde animal, un centre d'intérêt qui était alors bien éloigné des préoccupations de l'époque. Son amour viscéral des animaux et son désir de les protéger, lui valurent bien des moqueries. En fait, elle les comprenait si bien.

« Parfois j'ai l'impression d'être une bête que l'on guette. Une de ces bêtes sauvages vues sur un écran. Elles avancent les oreilles dressées, frémissantes, aux aguets du moindre bruit, puis elles s'élancent d'un bond et l'on voit l'image du chasseur à l'affût qui les traque. Souvent je pense à ces animaux. Je comprends leur frayeur, elle bat dans ma gorge. »

L'été nous partions en vacances ensemble. Elle se joignait à ma famille, et sa présence rendait les vacances plus douces, plus drôles aussi.

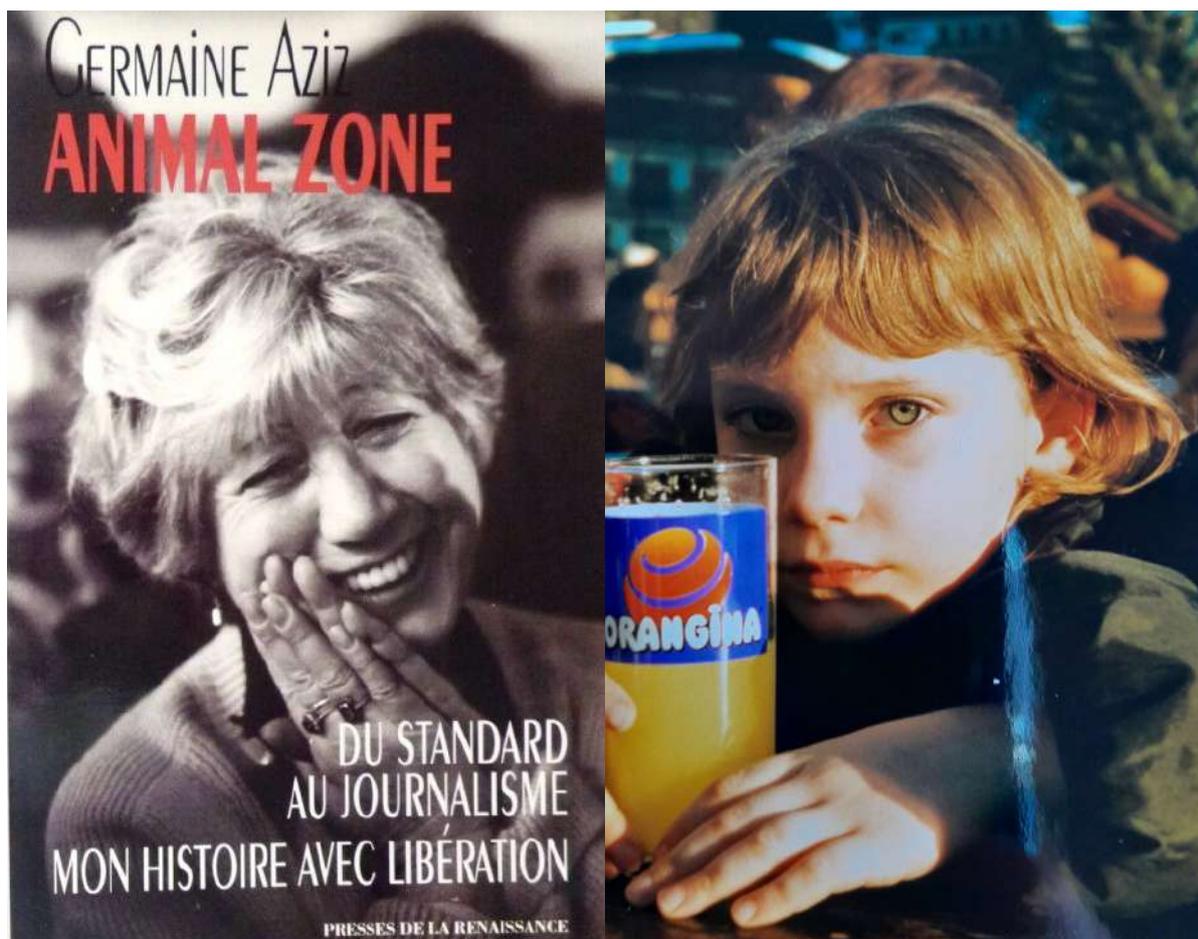
Je marche derrière elle dans un chemin de terre.

Elle se retourne et me tend la main.

La lumière du soir fait briller les champs de blé qui nous entourent.



Alors Germaine, tu me sembles de nouveau si proche.



Germaine et moi

2024

Germaine a écrit un récit autobiographique en 1979 : *Les Chambres Closes*.

Par pudeur, par peur aussi, je ne l'avais jamais lu.

Son livre m'accompagne depuis quinze ans, au gré des déménagements, sans que je puisse en lire une page. Je savais que cette lecture serait inévitable un jour, le rendez-vous avec Germaine et son récit étaient pris, sans que la date soit fixée.

Il y a moins d'un an, dans un moment de solitude et d'absence de perspective, j'ai commencé à plonger dans son récit. Au départ, je désirais surtout être avec Germaine, la rencontrer à nouveau, à 34 ans, grâce au miracle temporel que permet l'écriture.

Sa présence m'épaulait, et me réchauffait comme une présence qui veille.

Ma lecture se fait en deux temps tant mon émotion m'oblige à faire une pause.

Ce que je découvre

Germaine n'était pas une prostituée. Une prostituée est « une femme qui se fait payer en échange de rapports sexuels. » Germaine n'a jamais vu la couleur de cet argent. Germaine a été exploitée sexuellement de ses 17 ans à ses 36 ans, d'abord en Algérie puis à Paris.

Être exploitée sexuellement veut dire :

- subir des agressions sexuelles (violences sexuelles)
- être séquestrée, privée de nourriture et de vêtements pour être contrôlée (violences psychologiques, économiques, physiques)

« Vois-tu, Nisou, tu as l'âge de savoir, de comprendre. Comme toi, je suis du XXème siècle et pourtant j'ai été vendue. Il te semble que ces pratiques datent d'un autre temps et qu'elles ont disparu depuis longtemps. Erreur. Tu es une petite fille protégée, peux-tu penser que tu n'es pas totalement à l'abri de ce qui m'est arrivé ? Sais-tu que la chair féminine se trafique, qu'il existe des hommes de bon aspect, ayant une façade honorable, qui en font le commerce ? Ils traitent ces affaires avec le même sang-froid, la même indifférence que s'il s'agissait d'une quelconque marchandise. Leur couverture est inattaquable. On ne peut rien contre eux. La police, d'ailleurs, ferme souvent les yeux. Des jeunes filles inconscientes, appâtées par différentes propositions se laissent embarquer, leurs papiers d'identité sont falsifiés, on ne les revoit jamais. Caracas, Tanger, Saïgon, Alger...des noms qui te font rêver mais qui pour de nombreuses femmes sont devenus synonymes d'enfer. »

« J'ai été vendue comme une marchandise, mais je n'en ai jamais su le prix. Je rembourse une somme que je ne connais pas, qui s'est augmentée, s'augmente chaque jour du montant de mes soutiens gorges, de mes slips, des serviettes, du couvre lit qu'on change quand il est trop sale. Ma nourriture, l'eau que je bois sont comptabilisés. La seule chose que j'ai apprise, c'est le prix que payent les hommes qui viennent me voir : soixante centimes. »

La plongée dans ce récit est une épreuve. Je découvre la vie de Germaine.

Germaine a 12 ans

Orpheline de mère et abandonnée par son père, Germaine grandit dans les années 1930, dans le quartier juif et pauvre d'Oran, aux côtés de ses tantes et de sa grand-mère.

Lorsque la Seconde guerre mondiale éclate, la famille manque de tout. En 1940, Pétain durcit les lois sur le statut des Juifs, et Germaine est renvoyée de l'école.

Pour survivre, elle est alors placée à 12 ans au Bon Pasteur, un établissement catholique situé à Misserghinn, à quelques kilomètres d'Oran, qui accueille des délinquantes mineures et des orphelins.

On ne sort pas de cette maison de redressement mais on y mange à sa faim. Derrière des hauts murs parfaitement clos, la vie est scandée par le travail et la prière.

« C'est la prière du soir. Pendant une heure nous restons agenouillées sur le carrelage. Puis nous sommes conduites au dortoir. À genoux, nous récitons la dernière prière en chemise de nuit. M'allonger dans les draps rugueux me paraît un plaisir exquis. Je lève les yeux. En face de moi, très haut, inatteignables, des fenêtres munies de gros barreaux noirs. Derrière le ciel est rose, immense, et si loin. Je suis en prison. Vaincue, je m'endors. »

« Je suis réveillée par le bruit de la crécelle. En file nous allons au lavabo. Nous devons nous laver le visage, les dents, sous les bras. Nous ne devons pas toucher au reste : les seins et le sexe. Je suis trop endormie, trop étonnée aussi pour me rendre compte que les filles, serrées les unes contre les autres forment un paravent, à l'abri duquel, l'une d'entre elle peut laver cette partie honteuse appelé le bas du corps. »

Germaine est désignée pour travailler dans le potager. Ces quelques semaines dans les jardins ceinturés par des hauts murs du couvent, sont les plus heureuses de son enfance. Elle apprend à biner, sarcler, bêcher. Elle cueille les fruits, arrache les mauvaises herbes, s'occupe des animaux.

« Un matin, perchée sur une échelle, je cueille des cerises que je jette dans un grand drap étendu au pied de l'arbre. Je fredonne à mi-voix. Je me retiens de lécher mes doigts poisseux, c'est défendu. Perdue dans le feuillage, je travaille et je ne pense à rien. Dans mon mouvement, je baisse les yeux vers le sol et machinalement je regarde autour de moi. Un homme, un prêtre, se tient là, debout, il soulève sa robe de bure et me fait des grands gestes de la main. Intriguée, je regarde. Il s'approche et je distingue sous sa robe son sexe, vision effrayante, dégoûtante. Le religieux continue à gesticuler pour me faire venir près de lui. Alors tout s'éclaire en moi : « C'est le diable ! ». Il s'est déguisé en prêtre pour m'inspirer confiance. Dégringolant de mon arbre, affolée, courant à toutes jambes, j'appelle à mon secours une sœur qui se précipite. Il n'y a plus personne. Le diable a disparu. Cette disparition me fortifie dans ma certitude. Horrifiée, la sœur me conduit chez la mère supérieure. Je raconte la scène :

- C'est tout ?
- Oui ma mère.

Le verdict tombe :

- Cette fille vicieuse est possédée du démon. Sa conduite inqualifiable mérite un châtement exemplaire.

Le soir au milieu du réfectoire, je dois rester les bras étendus en croix durant tout le repas. Puis je suis conduite et enfermée, pour la nuit, dans une cellule obscure. Le bruit de mes sanglots n'attire personne. Je suis sans possibilité de révolte devant cette injustice. »

En te lisant, Germaine, je ne sais pas encore que cette cellule obscure en appellera tant d'autres : tant de chambres closes, tant d'entraves à la justice, tant de privations à la liberté – à la lumière du soleil dont parle Albert Camus, à la même époque en Algérie, non loin de toi...

Tu es mise en quarantaine puis dirigée dans l'atelier de broderie. Pas une parole ni un regard ne doivent t'être adressés. On te défend de regarder les autres. Tu ne dois entrouvrir les lèvres que pour prier.

« Je crois tout ce qui se dit. Je suis persuadée que nous sommes toutes des pêcheuses, je vis dans la peur du diable. Mon angoisse atteint son comble la nuit, lorsque dans mon imagination

j'entends rôder les âmes du purgatoire, nous demandant plaintivement des prières pour qu'on les sorte de l'enfer. Mes nuits sont des cauchemars. Je suis sûre que ces âmes me demandent des comptes, à moi particulièrement qui ne suis pas chrétienne, et dont les ancêtres ont crucifié Jésus. Je me réveille en urinant au lit. »

Les années passent sans aucun changement espéré. Sans doute partages-tu avec toutes ces compagnes de ton adolescence, cette même question : est-ce donc un délit d'être orpheline ?

« Je ne sais pas qui je suis. Suis-je laide ou jolie ? Sortirai-je d'ici un jour ? »

J'ai 17 ans, une porte s'ouvre

Une effervescence inhabituelle gagne le couvent. Les Américains ont débarqué. La fin de la guerre approcherait-elle ?

Des nouvelles arrivantes racontent des choses extraordinaires... :

« Ils font venir plein de nourriture d'Amérique : des bateaux de sucre, d'huile, de pain blanc, de biscuits... Il y a une foule de soldats dans les rues. Ils sont saouls, ils violent des femmes...»

Une garnison installée à Misserghinn se fait blanchir chez les sœurs. L'énorme surcroît de travail transforme le lavoir et la lingerie en baignoire. Dans la chaleur humide et compacte, il faut laver sans relâche, tordre, suspendre, et repasser impeccablement des tonnes de linge, sous les ordres des sœurs.

« On m'appelle au parloir... « Je ne suis donc pas oubliée.

Tante Aïcha vient me chercher. Dans la lingerie, j'abandonne mon uniforme. Ma tante m'a apporté une robe fleurie. Je la trouve magnifique. C'est l'été, je me sens légère, heureuse, au bord de la liberté... J'ai 17 ans. La porte s'ouvre, je la franchis. Cela fait 5 ans que je n'ai pas marché dans une rue.

Quel avenir ?

Le monde ressemble à un paradis qui t'appelle de toutes ses forces. Mais le goût féroce de la liberté a aussi celui de la pauvreté. L'appartement est devenu trop petit pour tes quatre tantes et pour toi. Il faut que tu te trouves un autre foyer et un métier.

Les cours de dactylographie, la seule profession qu'une femme puisse pratiquer, coûtent trop chers pour tes tantes : « La cuisine et le ménage c'est tout ce que tu auras à faire quand tu seras mariée. » Tu te retrouves face à une évidence : en dehors du mariage, pas de salut possible. « Le seul capital que je possède : la virginité. »

« Ici mes tantes veillent sur mon corps, il ne me reste que la solution de l'époux. Mais l'idée se confond avec celle de l'amour physique qui me fait peur et me dégoûte. »

Dans le quartier espagnol d'Oran, tu retrouves une grande amie de Misserghinn, Thérèse. Vous parlez pendant des heures. Vous n'avez pas d'argent, pas de situation. Votre innocence vous fait croire au grand amour qui résoudra tout, à l'espoir naïf d'un homme qui vous sortira de là. Le temps passe et rien ne se produit. Par quel moyen s'échapper de cette vie sans perspectives, comment vivre sa vie ?

- Dis-moi tu te souviens de cette femme dont on nous avait parlé à Misserghinn, Madame Fernande ? Tu sais bien, cette adresse que les filles qui venaient du dehors nous passaient pour quand on sortirait ?
- Tu sais quel genre de travail ?
- Je crois qu'il s'agit de servir dans des cafés, des bars. On en mettrait de côté.

Serrées l'une contre l'autre vous échafaudez un plan.

Un matin, vous partez.

« La trappe se referme derrière moi »

Sur le quai de la gare de Bône, une femme t'attend.

Le bar n'est pas loin, il s'appelle Le Chat noir.

« Je n'ai jamais vu un café comme celui-ci. » Tu entres. C'est une grande salle avec des tables, des chaises, un comptoir. Ça sent la poussière, le tabac froid. Tu ne reconnais rien de ce que tu as imaginé dans le train.

« Mais peut-être qu'à la lumière, ça deviendra plus plaisant ? Il est vrai que je ne suis jamais rentrée dans un bar. »

La trappe se referme derrière moi.

- Monsieur Louis c'est Germaine, la petite nouvelle.

Un cure-dent, au coin de sa lèvre épaisse, le patron m'évalue d'un regard.

- J'espère que tu vas être gentille avec les clients.

Mon cœur se met à cogner d'affolement. Je ne vois pas de clients. Quand viennent-ils ?

- Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Va, monte...

Je ne comprends pas. Je ne sais pas. Mais cet escalier, j'en suis sûre, je ne dois pas le monter.

- Madame s'il vous plaît je ne veux pas rester ici, je veux retourner à Oran. Prêtez-moi l'argent du retour, je vous le rendrai.
- Si tu veux de l'argent ma petite, il va falloir te le gagner et nous rembourser. T'es ici pour un bout de temps... On t'a achetée.

« Fuir... Je dois fuir... » Un homme que je n'avais pas encore vu me saisit durement. Je crie. À travers mes larmes, je supplie, je cherche à saisir son regard. Des yeux noirs, liquides, sans expression. »

- Lâche-la, qu'elle comprenne.

Je me rue contre la porte, ma main cherche la poignée, il n'y en a pas.

- Pourquoi tu te fatigues. Personne ne viendra t'ouvrir. Ici tu es dans le bordel.

Un bordel, le mot cogne dans ma tête. Qu'on me tue. »

- Viens !

Je n'ai pas encore dû comprendre.

- Tu montes ou tu veux que je te monte par les cheveux ?

La chambre close

Tu es projetée dans une chambre.

Tu t'abats sur le lit. Longtemps, tu ne peux plus que pleurer.

La pièce n'a pas de fenêtre. Une ampoule électrique souillée de chiures de mouches. Un bidet en émail, une armoire, une chaise.

« Ils n'ont pas dû comprendre que je ne céderai pas, que je ne veux pas devenir une putain... Commence alors l'épreuve de force, je ne saurais dire combien de temps elle a duré. »

« J'ai crié. J'ai supplié. Il n'y a plus que le bruit de mes pleurs. J'ai entendu des pas monter, descendre, passer, repasser. Mais personne n'a écouté mes appels. Aucun pas ne s'est arrêté. »

Puis la porte s'est ouverte :

- Pour ce que tu fais tu n'as pas besoin de lumière.

Un temps inestimable s'est écoulé dans l'obscurité. »

« Sur mon lit la patronne me dépose un plateau de nourriture.

- On ne peut pas travailler sans manger. Fatima, elle va t'expliquer le travail. Tu vas commencer.

Je dévisage cette femme et j'ai peur. D'une voix rauque et lasse, elle m'explique :

- Ici on travaille de dix heures à minuit. En dehors de ça tu t'arrêtes pour manger à midi et sept heures.

Bêtement je lui dis :

- Mais tu sais, moi, j'ai été prise pour servir au bar.
- Tu ne le feras pas souvent, y en a pas le temps. Tu montes et tu descends, même que des fois la chambre tu la quittes pas. Schouf, schouf t'y regardes qui sont dans l'escalier. J'ty jure. C'est un bordel qu'y tu viens de partout... T'y restes nues sous ton

peignoir, t'y perds pas de temps. Faut aussi laver le client. T'y presses le bout. S'il a la goutte, t'y dois le refuser.

Cette évocation me soulève le cœur : toucher ces sexes...

Sans inflexions, machinale, elle continue :

- Le client, en bas, y prends un jeton. Faut le réclamer. Y en a qui essayent de tirer un coup pour rien.
- C'est avec les jetons qu'on rembourse ?
- Rembourser, rembourser... Jamais vu.

Elle a cet air de ne plus vivre. A-t-elle passé sa vie ici ? »

La révolte monte en toi. Tu te jettes contre la porte. Monsieur Louis entre. À toute volée, on te gifle. Sa chevalière entame ta bouche.

- À genoux salope, à genoux.

J'obéis. Devant mes yeux, un couteau :

- Regarde ma lame, je vais te balafre !

Je secoue la tête.

- C'est bien tu vas te tenir gentille.

Je n'ai que 17 ans. Je suis seule dans un monde dont je ne comprends rien.

Tu essaies de raisonner : « En dehors il y a des gens qui ne doivent pas savoir. Il suffira que je dise la vérité à l'homme qui entrera dans cette chambre. Il comprendra, préviendra la police, je retrouverai ma liberté. Je n'ai donc pas intérêt à résister à Monsieur Louis, plus vite j'accepterai, plus vite ce sera fini. »

Rassurée par la solidité de ton raisonnement, tu ne cries plus. Tu acceptes le peignoir transparent.

- Je t'ai gâtée, ton premier client c'est moi qui te l'ai choisi. Vrai que tu ne le méritais pas ! C'est un Français, un type important, qu'il est de la police.

Je pense : « Je vais tout lui dire, il va comprendre. »

Il entre. Je balbutie. J'ai la gorge sèche.

- Qu'est-ce que tu me chantes ? Je contrôle toutes les entrées, j'ai vu ta carte d'identité, tu es majeure. On veut se rajeunir pour m'exciter !

Haut-fonctionnaire et français, cet homme m'en impose. Il ne rencontrera aucune résistance de ma part. Piégée, je le subis avec crainte et dégoût : c'est comme un serpent qui force mon corps, déchire mon ventre.

Quand il a terminé, je suis prise de vomissements incoercibles, je rejette de la bile. J'éprouve un abattement qui m'anéantit. C'est fini, je suis souillée, irrécupérable...



Algérie 1913 - un soldat de la Légion étrangère avec une prostituée algérienne

Depuis mon plus jeune âge, on m'avait appris que mon salut, mon bonheur, ne pouvait venir que d'un mari qui m'enseignerait la vie, l'amour, que pour lui, pour l'avoir, je devais conserver mon seul bien : ma virginité. Cette vision, naïve et fausse, pour moi était belle. Je me retrouve prisonnière d'une société clandestine. Je vais découvrir un monde ayant ses lois propres, toléré, protégé même par la police.

J'ai le sentiment d'être submergée par une fatalité implacable. Je supplie le ciel, je prie, je demande pardon à ceux qui ont tous les pouvoirs, à Jésus, à Adonai.
Et si la malédiction des femmes juives venait de s'accomplir ? »

Un bordel d'abattage

Dès le matin, les hommes débarquent. Lorsqu'ils sont trop nombreux, le patron fait d'abord passer les Arabes, descendus de la montagne, venus des djebels :

- Faut faire attention, les bicots, ils ont le sang chaud, ils baisent même les chèvres.

Il convient de rendre à la rue des Arabes calmes, tranquilles. Le bordel devient l'auxiliaire de l'ordre public.

« Ce qu'il y a d'extraordinaire c'est que je persévère, sans comprendre, que ceux qui rentrent dans ma chambre ne sont des hommes que par ce sexe que, souvent, ils brandissent. En rut, ils n'entendent rien, après ils s'en foutent, mieux ils s'indignent qu'on puisse avoir du dégoût pour cet acte qu'ils ont payé. Ils n'admettent pas que je ne sois pas consentante.

Ils ont le choix entre « trois objets » : la vieille Arabe, moi ou une petite Mauresque aux yeux noirs.

Une fois par semaine, dans un dispensaire réservé, a lieu la visite obligatoire de toutes les pensionnaires des maisons de tolérance de Bône. Ne convient-il pas de veiller sur la santé de la population mâle ? Dans cette pièce, c'est un étalage de vagins béants, de chairs offertes dans leur nudité la plus crue. Le médecin n'a pas un regard pour le visage de ces femmes écartelées sur les étrières. Ici, nous ne sommes toutes que des sexes. La première fois que je viens à la visite je ne peux m'empêcher de trembler, de me cacher derrière les autres. Comme je ne desserre pas les genoux, il a un geste d'humeur, il tape sèchement sur les cuisses pour m'ordonner de les écarter. Je subis son regard et la pénétration d'un objet dur et froid. Le speculum. Pas désinfecté, même pas rincé. Dégoulinant de sang rosâtre. En descendant de la table, je ne peux pas m'empêcher de pleurer.

Parfois quand je suis à bout, je me barricade dans ma chambre, pousse le lit, l'armoire contre la porte et reste là, comme une bête traquée, enfermée dans cette pièce close, sans lumière, sans air, où parfois l'odeur fade du sperme est si forte qu'elle me donne la nausée. Une odeur qui colle à ma nuit. Mais c'est la faim qui a raison de mon obstination.

On m'a si peu expliqué les menstruations, ses fonctions, que je la considère comme un mystère. Quant au liquide séminal, j'ignore tout de son rôle, il n'est pour moi que la manifestation de la fin de l'acte. Aussi je n'éprouve pas le besoin de parler de cet arrêt à Madame. Et quand un matin des flots de sang jaillissent de moi, je n'y prête pas davantage attention, persuadée qu'il s'agit à nouveau de mes règles. Le lendemain est le jour de la visite hebdomadaire.

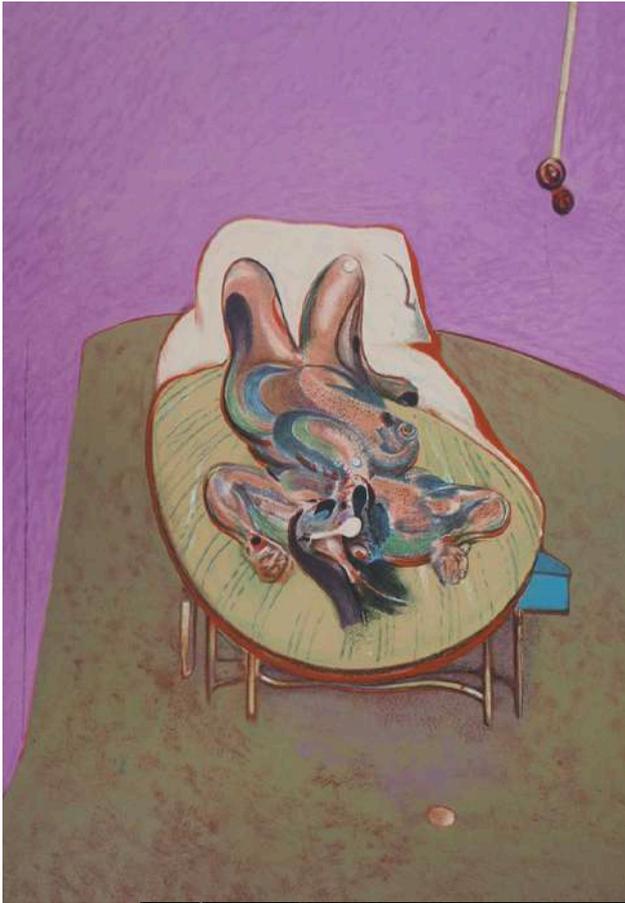
- Mais qu'est-ce que c'est que ça ! C'est une hémorragie.

Je ne comprends pas.

- C'est une fausse couche.

Mais comment puis-je faire une fausse couche ? J'étais persuadée qu'une prostituée ne pouvait pas être enceinte, qu'il fallait avoir épousé un mari. Je ne connais rien de mon corps et de la sexualité. Je suis encore une enfant. Une enfant qui est passée du couvent au bordel.

Les jours de marché, la file est interminable. Sitôt le seuil franchi, ils sont tellement pressés qu'ils ne choisissent pas, ils prennent la première disponible, nos visages ils ne les regardent même pas, ils nous suivent le pénis à la main. Malgré leur hâte, nous sommes obligées de presser le bout, le pus qui coule est signe de blennorragie et nous les refusons. C'est le seul cas où cela nous est permis. Ensuite il faut les laver. C'est fréquemment un travail répugnant. Forcées de décalotter, puis d'ôter une croûte épaisse, écœurante, les filles ne se gênent pas pour protester : « Tu pourrais au moins le faire avant de venir ! » Ils rient, n'en voyant pas l'utilité, nous sommes aussi bonnes à ça. »



Francis Bacon, *Femme allongée* (1975) ; *Jeune prostituée* ; Adriaen van Ostade, *Porc écorché* (1640)

La fille qui a tenté de se faire la malle est envoyée dans un Bushbir, la grande terreur de toutes les femmes d'ici, quel que soit leur âge ou leur race. Ces Bushbirs, installés en Algérie, en Tunisie ou au Maroc sont situés aux confins du désert. Gardés par l'armée, ils servaient aux légionnaires, aux bataillons disciplinaires d'Afrique et à quelques Arabes nomades. Aucune fille n'en est jamais revenue. Mais des hommes, des vieilles maquerelles ont parlé. Tout vaut mieux que ce lieu pénitentiaire.

Cela fait trois ans que je fais 80 à 100 passes par jour.

Si je ne suis pas morte de souffrance, de peur, c'est qu'il y avait en moi une volonté de vivre plus forte que tout.



Colons harcelants une femme – 1970

Le livre : « *Les chambres closes* »

À cet instant de ton histoire, nous sommes en 1948. Tu as 20 ans.

Il me reste la moitié du livre à lire.

Je t'ai connu quarante-deux ans plus tard, en 1990.

J'étais une enfant sombre, sans voix. Je vivais dans la crainte de ma mère, la terreur de son regard, ses mains sur mon corps. Tu n'en as jamais rien su. Mon père, très absent, t'avait rencontré à *Libération* où il t'avait donné quelques responsabilités, puis tu étais devenue familière de notre famille.

Je t'aimais. Tu étais la vie, la joie. Un rire éclatant, communicatif. Je suis bouleversée de te lire. C'est un choc. Et je ne peux que t'en aimer davantage.

Tu as écrit pour cesser de te renier, pour cesser d'avoir honte de toi. « *Pour trouver la force de le dire à tous. Pour témoigner.* » Ces souvenirs auraient pu mourir avec toi.

À travers ton histoire, je pense maintenant à tous ceux dont on ne connaîtra jamais l'histoire, à tous ces enfants et à toutes ces femmes sans visages qui vivent la même horreur dans d'autres bordels, d'autres Bushbirs-

J'admire ta force, l'écrivaine que tu es, la puissance de tes phrases qui rejettent l'ombre et mettent en lumière ces vies oubliées. Ce livre m'apparaît aujourd'hui comme un don.

Tu décris une réalité inconnue, amnésique, car comme le dit l'historienne Christelle Taraud dans la préface de l'ouvrage : « *ce discours de l'intérieur sur l'expérience prostitutionnelle et ses conditions de séquestration est un document rarissime historiquement et humainement.* » Cette mémoire documentaire relate une histoire de la femme et de la sexualité que l'on connaît encore très mal, pour la simple raison que l'on n'a quasiment pas de témoignage...

La possibilité de sortir d'un « bordel d'abattage » est quasiment impossible.

La possibilité d'en écrire un livre, impensable.

« *Comment admettre qu'il n'existe pas de possibilité d'évasions ? Ce n'est pas possible que parmi ces hommes, 80, 100 par jours, il n'y en ait pas un qui m'écoute. Pas un seul.* »

Ta mémoire est face à nous, ouverte dans ce rectangle de papier.

La salle de spectacle comme chambre rêvée

Toi l'orpheline, l'apatride, la Juive, la prisonnière, l'esclave, l'exilée, la putain, l'humiliée... toute ta vie tu as cherché l'amour, l'affection, et tu as cherché un foyer (du latin *focus* : un feu). J'aime l'étymologie de ce mot, toi la méditerranéenne, l'amoureuse du soleil. Ce foyer, peut-être que tu l'as en partie trouvé dans ce livre ? Quand tu as enfin pu déposer tes secrets et ton histoire quelque part.

Quant à moi, ma chambre close ce fût longtemps ma bouche fermée, ce mutisme de mon enfance que personne ne chercha à interroger. On écoute si peu le silence des enfants. Et puis il y eut le théâtre. Un rectangle encore, non pas de papier comme les livres, un rectangle de planches – un plateau. Depuis je n’ai jamais cessé de me dire que cette scène était mon foyer originel, le lieu à partir duquel j’avais appris à parler, à exister.

La salle de spectacle n’a pas non plus de fenêtre, mais contrairement aux chambres closes, c’est une obscurité recherchée d’où surgit parfois la lumière d’une vérité, d’une intimité, d’une parole qui résonne tout à coup en nous.

Un jour au Conservatoire National d’art dramatique, une professeure que j’adorais, la comédienne Dominique Valadié m’a dit : « *Elise, le plateau c’est chez toi. Tu y entres comme si tu entrais chez toi.* » Cette nudité du plateau noir ou brun, a été le premier endroit où je me suis sentie accueillie. Quand on est accueilli, on se sent à sa place et on se sent aimé.

Tu écris : « Je voudrais rêver d’un pays que je retrouverais un jour, d’un refuge où jamais je ne serais l’intruse mais la désirée. Un endroit dont la pensée me consolerait, où j’aimerais finir mes jours. Mais ce pays existe-t-il ? »



Quand tu les écris, en 1979, tu as un peu plus de cinquante ans. Grâce à une série de rencontres que je raconterai dans le spectacle, tu as gagné Paris, puis au bout de plusieurs années, tu es parvenue à t’extirper des macs et de la prostitution. Sans famille, sans emploi stable, et dans une grande précarité économique, tu te bats pour survivre.

Ce pays rêvé, je ne sais pas si je peux te l’offrir. Mais avec ce spectacle j’aimerais au moins t’offrir un nouveau foyer, un nouveau « feu ».

Ce plateau de théâtre, Germaine, je te propose qu’il soit notre pays rêvé, un lieu pour se retrouver. Une chambre comme celle que l’on partage avec une amie d’enfance qu’on a invité

à dormir chez soi, et avec qui on traverse la nuit jusqu'au matin, en s'écoulant mutuellement. Une chambre à nous, réelle et palpable comme nos murmures ou l'éclat de nos voix. Une chambre où l'on a la liberté de se raconter, de danser, de pleurer, de rire aussi et de rêver.

Ce récit au théâtre

Ton texte est sans apprêt, sans ornementation, sans fioriture stylistique. C'est un texte tranchant habité par des corps et des voix.

Il y a d'abord la tienne, bien sûr, Germaine.

Mais il y a aussi toutes les voix que tu retranscris dans des scènes dialoguées, en utilisant le *discours direct*. Ces phrases nous apparaissent dans toutes leurs puissances, comme des souvenirs traumatiques gravés en toi, des éclats qui semblent resurgir du passé avec une précision sidérante, comme si tu revivais la scène au mot près.

Le texte est constitué d'une galerie de personnages, incroyablement bien dessinés sur le plan narratif car tu parviens à tous les faire parler. Cette multitude de voix est une matière théâtrale fascinante et jubilatoire en tant que comédienne.

Ainsi, à partir de ton récit Germaine, je serai respectivement ta tante Aïcha ; ta copine Thérèse ; la mère supérieure du couvent ; Madame Fernande qui t'a vendue ; Monsieur Louis le patron du premier bordel à Bône ; le médecin qui ausculte les prostituées ; les vieilles maquerelles ; des clients ; Silvio, avec qui vous vous êtes aimés ; et bien sûr plusieurs prostituées : de Fatima l'Algérienne dont la voix semble éteinte et monocorde, à toutes tes amies qui t'ont accompagnées et entendues, notamment Lola, la Parisienne, hilarante et scandaleuse.

Ici, le théâtre a le pouvoir de reconnaître l'existence de Germaine et de ses amies, de faire entendre et de dire l'inconnu de ces vies oubliées.

Je désire libérer cette histoire, la donner en l'incarnant pour ce que je suis, non seulement en tant qu'actrice, mais aussi en tant que femme, sœur et amie.

Seule en scène ?

Il y a parfois une nécessité dramaturgique du « *Seul(e) en scène* ». C'est ce que je ressens face au récit de Germaine qui était seule face à son destin.

« La solitude, il y a longtemps que je la connais. Je n'ai vécu qu'avec elle dans mes chambres closes. Je ne peux pas échapper à ces quatre murs. Ils me tiennent prisonnière. Dois-je croire à une fatalité ? »

Je serai seule en scène.

Et pourtant j'ai la conviction que nous serons deux.

Je veux à la fois restituer son récit, mais aussi m'adresser à elle, croiser mes souvenirs d'enfance et la mémoire que Germaine a déposé dans le texte. Les temps se rencontrent, se chevauchent. Moi la petite fille de 8 ans qui prenait le goûter chez elle, je suis maintenant une femme de 34 ans, le double de son âge quand la trappe du bordel *Le Chat noir* se referma sur elle, la première fois, alors qu'elle avait tout juste 17 ans.

Je crois que le silence des morts ne nous empêche pas de les appeler, de leur parler, de convoquer leurs souvenirs, leurs présences...

Cette croyance n'a rien de mystique. Le spectacle ne sera ni une prière ni une séance de spiritisme. Je recherche la présence de Germaine, son compagnonnage, sa mémoire, son énergie, sa colère, ses joies, ses folles espérances, ses éclairs de lucidité, ses amours, ses dégoûts, ses désespoirs, bref, sa présence « vivante » et sensible ! Certainement pas son fantôme.

Je n'ai ni le courage ni l'envie d'être seule. Je crois en la puissance révélatrice de l'amitié. Peu importe que Germaine soit partie. Grâce à ses mots toujours vivants, je peux dialoguer avec elle. Son souvenir agit dans mon cœur d'enfant, dans mon cœur d'adulte. Germaine travaille en moi.

Je veux croire qu'elle puisse être présente avec les spectateurs, parce que nous parlons d'elle, parce que je ferai entendre sa voix.

Parce que nous pourrions peut-être la percevoir dans les silences.

Un théâtre civil

Je te prends avec moi.

Ensemble nous sortons de la nuit des chambres closes, des bouches fermées, des sexes forcés.

Mais nous avons encore nos langues. Nous avons le pouvoir de parler.

Ce que je propose, ce n'est pas un théâtre militant. C'est un théâtre civil. Une histoire destinée à tous.

Ce théâtre-récit est tragique dans ce qu'il dit de l'irréparable d'une histoire commune.

Mais je ne veux pas demeurer dans le tragique. Tu en étais sortie. Ton visage était habité de rire et d'humour. Je raconte cette histoire, précisément, pour sortir du tragique – par la justice. La justice dont je parle est hors des lois, hors des mœurs, hors de la moralité. C'est une justice du cœur, celle qui dit « je te reconnais ». C'est le cœur qui rend justice, c'est le cœur l'organe de la reconnaissance.

Mon cœur. Et celui, je l'espère, des spectateurs.

Notre texte

En plongeant dans le texte de Germaine, on perçoit des inexactitudes sur le plan temporel. Durant sa séquestration, son rapport au temps change. Les jours et les nuits se confondent. Lorsqu'elle tente une première fois de s'échapper, elle a juste le temps d'être frappée par la violence du soleil, avant d'être reprise :

« *Mes yeux sont éblouis, déshabitués de la lumière, ils me font mal.* »

L'expérience traumatique est à la fois restituée de façon extraordinairement charnelle et sensorielle, mais aussi marquée par des absences, des béances. Perdue dans les couloirs du temps, réduite quasiment à l'aveuglement, elle perd la notion des jours et des mois.

Ainsi, le texte que nous composons à partir du récit de Germaine ne cherche pas à retranscrire le déroulé linéaire de son existence. Au contraire notre récit théâtral se présentera dans une forme éclatée, fragmentée, elliptique.

Pour nous, la création même du texte théâtral doit être conçue comme une entrée dans la mémoire de Germaine. Ce texte devra être morcelé, quasiment brisé : à la fois ponctué de béances comme des trous noirs, et des souvenirs extrêmement précis, sensoriels, aigus.

Notre texte sera composé de trois strates narratives :

- 1) Notre premier axe narratif – que l'on tiendra tout au long du spectacle – sera son récit documenté, factuel, circonscrit dans l'espace (Algérie puis Paris) et le temps (1930-1979), et composé de tous les personnages que Germaine a rencontré dans sa vie et dont elle retranscrit les voix. Cette expérience de la séquestration et des rouages de la prostitution fait du récit *Les Chambres closes* un texte documentaire d'une portée d'autant plus importante que Germaine Aziz ne se contente pas de relater sa propre histoire, elle témoigne aussi d'un sens de l'observation sidérant qui foisonne d'informations sur le système. Ainsi de la « mise en carte » des prostituées (par la police des mœurs) à la visite sanitaire, on comprend l'ampleur de la coercition exercée sur les filles par les agents de contrôle, mais aussi la force et l'irréductibilité de leur emprisonnement par les lois du milieu (tenancier des maisons closes, maquerelles, proxénètes etc.) Par ailleurs, Germaine parvient à faire entendre sa propre perception de la sexualité vénale, en dehors de toute glorification romantique ou émancipatrice, et à l'opposé du monde fantasmé et fantasmatique des artistes et des orientalistes. Elle fait entendre l'image crue et sans fard de la femme exploitée.
- 2) Le second axe narratif reposera sur un dialogue entre Germaine et Elise, qui se retrouvent sur la scène. L'espace clos n'est plus le lieu de l'enfermement. Germaine et Elise sont alternativement des femmes et des petites filles qui sont là, l'une pour l'autre. Cette ligne narrative évoluera en contre-point de la première.
- 3) Enfin le troisième axe est une médiation théâtrale sur le statut de la parole, du récit et du jeu. Comment témoigner ? Comment faire un spectacle avec cette matière

mémorielle ? En son nom, Elise parle de ce qu'elle désire de la salle de spectacle et du langage :

*Je suis devant vous et je vous parle. Quel est le statut de cette parole ?
Je ne sais pas si c'est du théâtre. Je ne sais pas si c'est de l'art. Je ne recherche rien d'autre que la vérité. Et tout ce que je convoque devant vous : ma voix, mes gestes, mes mots, ne veulent exister que pour construire une demeure commune. De vous à moi, je désire seulement que ce récit demeure en nous, que ces mots nous habitent et ne nous quittent pas.*

*Cette écoute, je la dois à ce plateau. Je m'y tiens pour vous parler. Mais si j'avais pu, j'aurais aussi aimé m'adresser à vous comme on parle à des amis, à la fin d'un repas, ou contre le corps de la personne qu'on aime dans la nuit d'une chambre, quand les distances s'abolissent.
Je veux parler pour ceux qui écoutent. Et le reste du temps écouter à mon tour.
J'aimerais que ces mots se déposent dans le silence, comme les pattes des oiseaux dans une terre humide, puis que le sol sèche, et que ces mots demeurent gravés à nos pieds, comme une écriture tombée du ciel.*

Je parle grâce à votre silence, grâce à votre écoute. Vous êtes la paroi sur laquelle je peux graver ces signes. Hors de la paroi, sur quel support aurais-je pu tracer ces signes, émettre ces mots ? C'est vous et moi, ensemble, qui transperçons les murs des chambres closes, qui faisons sauter les trappes de l'oubli, pour faire rentrer ce qu'il reste de lumière sur ce qui ne peut pas être changé, mais qui doit être dit.

La revanche du zéro !

Tout juste sortie de la prostitution – à plus de 40 ans – sans ressource et sans famille, Germaine prend rendez-vous avec son destin :

« Ce lendemain qui m'angoisse, je vais le transformer en lendemain de fête ! Je vais repartir de zéro, faire du zéro que je suis la revanche du zéro ! »

Ce panache me semble être une des signatures de Germaine. Quelle force ! Quel enthousiasme ! Pour ma part, sur le plan de la mise en scène, je m'amuse à penser que cette « revanche du zéro » comporte une promesse esthétique magnifique et exaltante.

À l'opposé de certains décors fastueux et luxuriants que j'ai connu pendant 5 ans à La Comédie Française, je veux revenir à ce qui m'a essentiellement attirée dans le théâtre : la possibilité de faire beaucoup avec peu.

Je crois que la beauté, comme la mémoire, est un fauve qui ne se capture pas. C'est une terreur sauvage, furtive, qui jaillit puis disparaît. Le théâtre doit créer les conditions de son surgissement, de sa surprise. C'est pourquoi avec ce spectacle, je veux revenir à un théâtre qui croit en la puissance d'abstraction et de nudité du plateau.

Dans cette optique notre mise en scène cherchera l'événement dans la rareté. Quand quelque chose est rare, il est d'autant plus visible, surprenant et marquant.

Si on prend l'exemple de la lumière, on note que dans la chambre close de Germaine, son apparition est rare, c'est donc un enjeu dramatique fondamental.

Nous avons commencé à imaginer des possibilités : parfois la lumière pourra traverser le plateau comme un rayon oblique transperçant la trappe fermée de la chambre close ; parfois la lumière surgira du couloir quand un client ouvre la porte pour pénétrer auprès de Germaine ; parfois c'est Elise qui allumera l'unique ampoule souillée de chiures de mouches qui pend au plafond ; parfois une ovale de lumière médaillera l'obscurité et Elise viendra dans cette clarté pour parler ; parfois la lumière sera traitée comme des gouttes de pluie cisillant le sol quand Germaine fait le trottoir à Paris ; parfois elle sera chaleureuse et enveloppante... À l'égal de la lumière, l'obscurité sera traitée comme un véritable élément du récit, hachant l'espace et segmentant le temps.

Il y a beaucoup à rêver sur la mise en scène de la lumière.

De la même manière, nous privilégierons les accessoires les plus saillants : une ampoule, un matelas, un couteau, une porte... Mais là encore il s'agira moins de faire jouer les accessoires directement avec Elise, que de les ériger en motifs symboliques.

Ainsi nous envisagerons ces motifs en tant que tels, comme des formes en mouvements :

Un vieux matelas chute brusquement du plafond; le speculum ou la lame brillante d'un couteau surgissent de l'obscurité en tournant sur eux-mêmes (grâce à un dispositif de plateau à bille)...

De même sur le plan du son, notre bande son sera très minimaliste, et construite comme une sculpture de courts motifs sonores.

Nous rêvons d'un espace peuplé principalement par les voix.

Un espace habité par le corps d'Elise, ses pas, ses gestes suppléés parfois par des instants de danse, un appel à l'espace, à la vie.

Ainsi, nous accueillerons Germaine et son récit, pour les faire resurgir du silence et de l'oubli. Pour faire vivre aussi cette coexistence si sensible du tragique et de la joie.

Elise Lhomeau et Nicolas Giuliani

Libération



Germaine prend l'avion.
A elle la Californie!

GERMAINE, ON L'AIME

Un récent sondage des épidermes à Libération a révélé que Germaine Aziz occupait un appartement avec vue sur mer dans nos petits cœurs et une belle place dans nos pages. Aujourd'hui, pour un nouveau printemps, toute l'équipe de ce foutu canard veut émarger dans l'ours en espérant figurer dans la réserve de ses amours.



Lorsque son destin
desserre un peu les crocs, Germaine
a largement dépassé la quarantaine. Si elle a jus-
qu'ici tout raté – les bonheurs de l'enfance et même la
révolution de 68 –, son existence va soudain prendre un
virage décisif. Et depuis dix-sept ans, son quotidien porte le
plus prometteur des noms : *Libération*. Elle pose un regard
à la fois curieux, critique et souvent blessé sur cet univers
où elle trouvera peu
celle d'une journa-
d'une femme que
les émotions

à peu sa vraie place :
liste passionnée et
submergent toutes
humaines. On ne
peut, décidément,
qu'aimer Germaine.

ANTILLES-REUNION 4F • ALLEMAGNE 20M • AUTRICHE 19S • BELGIQUE 14F • CAMEROUN 40CFA • CANADA 11M • COTE D'IVOIRE 10CFA • DANEMARK 10K • EGYPTE 1L
ESPAGNE 10P • FINLANDE 12M • GABON 40CFA • GRANDE-BRETAGNE 4P • GRECE 10D • ITALIE 10L • LUXEMBOURG 14F
MARBOT 12K • NORVEGE 10K • PAYS-BAS 12F • PORTUGAL 10R • SENEGAL 10CFA • SUÈDE 11K • SUISSE 10F • TUNISIE 10M • U.S.A. 11M • Voir Chiffre 117

Reproduction, avec l'aimable autorisation de *Libération*,
de la fausse Une réalisée par l'équipe du journal
pour l'anniversaire de Germaine Aziz le 1er février 1988.

Librairie du Bassin



9 782856 166710

ATELIER DOMINIQUE TOUTAIN
Illustration de couverture : PHOTO JEAN-CLAUDE COUTAUSSE.

92 F
ISBN 2-85616-671-7
H 60-3716-2.93.02

ÉLISE LHOMEAU a été formée au CNSAD de 2011 à 2014 dans les classes de Dominique Valadié et Laurent Natrella.

Au cinéma, elle est à l'affiche du film de Jean-Paul Civeyrac *Des Filles en noir*, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs. Ce film lui vaut une sélection aux Césars dans la catégorie « Meilleur espoir féminin ». Elle tourne avec Léos Carax dans *Holy Motors* - présenté en sélection officielle au Festival de Cannes. Au cinéma, elle a travaillé entre autres avec Jacques Bral, Frédéric Proust, Tommy Weber, Mia Hansen-Løve (*L'Avenir*, Ours d'argent du meilleur réalisateur à la Berlinale) Jean-Charles Paugam, Jean-Baptiste Durand (*Le Bal*), Nicolas Giuliani (*L'Envoûtement*, sélectionné dans la catégorie « court métrage » aux Césars 2025)... Elle tourne aussi des séries : *Dix pour cent* et *Nona et ses filles*, réalisé par Valérie Donzelli.

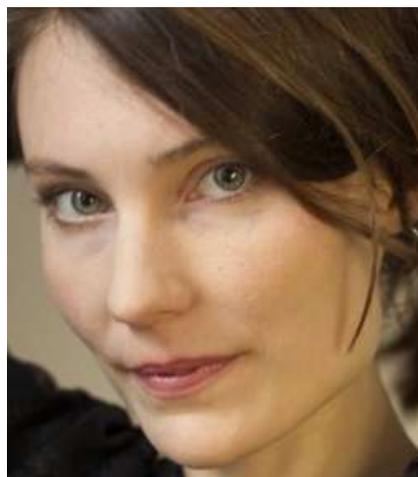
Au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, elle monte *Le Rêve d'un homme ridicule* de Dostoïevski, présenté au festival de Spoleto.

À sa sortie du CNSAD, Denis Podalydès la met en scène dans *Le Bourgeois Gentilhomme*, puis Christophe Honoré la dirige dans *Fin de l'histoire* d'après Witold Gombrowicz (La Colline). Elle participe ensuite à une trilogie sur l'Europe (*Berliner Mauer* ; *Memories of Sarajevo* ; *Dans les ruines d'Athènes*) créée par Jade Herbulot et Julie Bertin, présenté au TGP et au IN Avignon. En 2017, elle rencontre Patrick Pineau qui lui confie le rôle d'Émilie dans *Jamais seul*, pièce de Mohamed Rouabhi (MC93 Bobigny).

Pensionnaire de la Comédie-Française de 2018 à 2023, elle retrouve Denis Podalydès qui la met en scène dans *Les Fourberies de Scapin*. Elle joue ensuite dans *La vie de Galilée* de Brecht et *Bajazet* de Racine, mises en scène par Eric Ruf. Sous la direction de Lilo Baur, on la voit dans *La Puce à l'oreille* de Feydeau et *L'Avare* de Molière. Elle incarne aussi Cate dans *Anéantis* de Sarah Kane, mise en scène par Simon Delétang, et Sabine dans *7 Minutes* de Stefano Massini sous la direction de Maëlle Poésy.

À la radio elle a travaillé avec Cédric Aussir, en doublage avec Christelle Wurmser, ou encore Valérie Manns pour la voix-off de documentaires. Elle a travaillé avec Ivan Morane et Serge Avédikian pour la panthéonisation de Mélinée et Missak Manouchian.

En février-mars, elle jouera dans *Seule la tendresse*, le prochain film de Nicolas Giuliani.



Après des études de lettres en classe préparatoire et de cinéma, **NICOLAS GIULIANI** s'est spécialisé dans le cinéma documentaire (Master 2, Documentaire, Lussas).

Il a travaillé pendant dix ans aux éditions Potemkine Films, où il a créé et dirigé la collection consacrée aux formes hétérogènes du cinéma documentaire.

Depuis cinq ans, il se consacre entièrement à l'écriture de scénarios et à la réalisation.

Son dernier film *L'envoûtement* (45 minutes) qui mêle fiction et documentaire, a été coproduit et diffusé par ARTE. Récompensé dans plusieurs festivals internationaux, le film est sélectionné aux Césars 2025 dans la catégorie « court métrage ». Il prépare actuellement le tournage de son prochain film *Seule la tendresse*, également soutenu par ARTE dont le tournage va avoir lieu en février-mars 2025.

Il est lauréat de la résidence d'écriture de Casellarte (Corse) pour l'écriture d'un prochain long métrage, produit par Les Films Hatari.

Il est aussi chargé de cours en licence 2 à l'Université Paris Cité (Paris 7), sur « *Les écritures documentaires contemporaines* » dans l'UFR Lettres, Arts, Cinéma.

